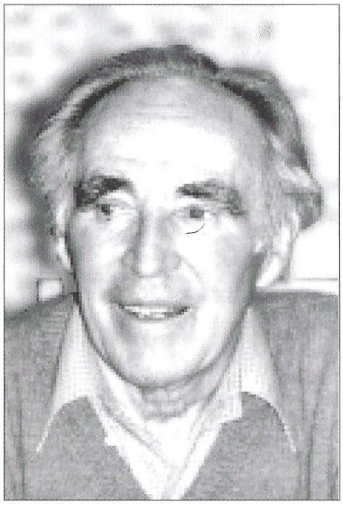
Des gens de chez nous :

Docteur Gabriel Barras



Dr Gabriel Barras

Mon grand-père Jérémie a hérité d'immenses domaines, de milliers de mètres carrés de prés et de mayens à Montana, sur la commune de Randogne, ce qui a permis à mon père et à mes oncles de s'y établir, œuvrant parmi les pionniers de Crans-Montana.

Contrairement à leur père Jérémie qui était plutôt austère, mes oncles forment un clan de joyeux lurons que je côtoie avec beaucoup de plaisir. Je les revois en file indienne, se baladant au bord de la route en respectant scrupuleusement une distance d'une dizaine de mètres entre chacun d'eux. De temps en temps, l'un se tourne et lance à l'autre : ***Alors, tu viens, Emile ?*** ou Louis, ou Gédéon, ou Géronce, ou Antoine... Des forces tranquilles, ces Barras... Un caractère doux, une autorité sereine, une nature heureuse, un calme inébranlable, jamais un mot plus haut que l'autre, en patois bien sûr.



Emile, Louis, Gédéon, Géronce et Antoine Barras, en 1955.

Une enfance à la campagne

Notre enfance s'écoule dans notre modeste maison sur la place du village, à côté de la gare du funiculaire, des cafés et du magasin. Nous occupons un étage, puis deux, au fur et à mesure des naissances. Nous ne manquons de rien car, malgré le maigre salaire de mon père, nous élevons des moutons que l'on tue en automne, des lapins, des poules, nous profitons du lait, du fromage et du sérac de la ferme, et notre jardin potager offre tous les légumes dont nous avons besoin. Nous, les garçons, y mettons notre part de bêchage et de sarclage. Les menus sont simples – on n'est pas au Golf! – mais nous n'avons jamais souffert de la faim.

La petite école du village abrite mes années d'étude. Deux classes d'une vingtaine d'élèves chacune sont improvisées dans la maison de la police, cinq divisions par classe et deux enseignants. Une femme pour les filles, un homme pour les garçons.

Je me rappelle d'un curé hollandais, un excité du nom de Van Cahière et d'un Paillotin, un Français d'une trentaine d'années, de belle culture mais étroit d'esprit et imprégné des décrets d'une religion bornée. Sa grande affaire est l'organisation des processions de la Fête-Dieu ou des Rogations, cette cérémonie implorant le Seigneur de bénir nos champs et nos cultures. Dès potron-minet, il ouvre le cortège en portant le Saint Sacrement et nous marchons dans ses pas, bande de gamins assagis pour la circonstance, en soutane et chasuble blanche, l'œil au sol et le cheveu lustré. Le bon peuple ferme la marche, prie et chante jusqu'à la Croix avant de finir dans le hangar, au-dessous du sanatorium Bellevue qui sert de chapelle jusqu'en 1931. Messe oblige sous le regard acéré du curé Paillotin qui repère au quart de tour les chahuteurs et les oblige à s'agenouiller à ses côtés. La honte ! Après la messe, nous avons droit



La famille de Gédéon et Clotilde, sans Lili (absente) ni Charly (à naître), 1929.

à une tasse de chocolat chaud, le meilleur moment de ces journées. Ceci me rappelant cela, il me souvient d'une certaine liste remise cérémonieusement par le curé recensant tous les péchés supposés être commis par des enfants. Notre choix se fait comme au marché, comme dans le magasin de mon père, et on en retient quelques-uns de bonne figure dont nous nous repentirons durant la confession. Si ce n'est pas malheureux, une telle éducation religieuse !

Bien sûr, on ne bénéficie pas du moindre service médical scolaire pour les éventuelles blessures qui guettent tout écolier. Souvent mal soignées, elles s'infectent et posent des problèmes à long terme. C'est ce qui arrive à un camarade de classe qui restera boiteux toute sa vie pour une plaie au genou qui n'aurait nécessité qu'un bon désinfectant et trois points de suture.

C'est bien sûr avec mes frères que je partage le plus souvent mes jeux. De drôles de jeux, quand j'y pense. Joseph, déjà vétérinaire dans l'âme, applique ses talents sur les jeunes poulets de la maison en réclamant mon aide. Je maintiens les bestioles immobiles pendant qu'il les gave.

Une expérience destinée à les faire grossir sur commande. Naturellement, un sur deux tourne de l'œil. À ce stade, mes futures compétences médicales sont requises pour la pratique de la respiration artificielle et je les ventile vivement de leurs ailes – sans songer un instant à l'efficace bouche à bec ! – sous les enguirlandées de Joseph car, évidemment, ces tas de plumes me claquent toujours dans les mains. À ce moment entre en scène Marius, grand organisateur

des enterrements de poulets à l'étouffée. Il pique une robe dans l'armoire de maman, s'en revêt, porte cérémonieusement la volaille et entonne le *Te Deum* en tête de file. Nous, les petits, formons la cohorte des pleureuses et nous nous lamentons jusqu'au cimetière que nous avons déjà inauguré dans la forêt, sur le chemin de la gare. Suivent la mise en terre, les prières, l'eau presque bénite pour nos mises en scène aux effets des plus convaincants.

Mes joues me cuisent encore de la seule paire de claques donnée par mon père me poursuivant autour de la chambre parce que je ne veux pas me laisser raser les cheveux. J'ai beau le supplier de laisser une élégante touffe sur le dessus de ma tête, qu'on appelle la coma, je finirai le crâne pelé.

L'entrée au collège à 12 ans

A douze ans, il est temps pour moi de quitter les copains de l'école primaire et d'entrer, pour sept ans, au collège classique de la Planta, à Sion, sur décision de papa-maman et du curé, avec, en arrière-fond, leur secret espoir de me voir choisir la soutane comme objectif final.

Avec le recul, je constate combien l'enseignement reçu est pitoyable. A part quelques prêtres licenciés, le tout-venant fait preuve d'une incompétence totale. C'est le danger avec ces gens-là... Je n'aime ni l'histoire ni la géographie dont les cours, indigestes, privilégient le par cœur au détriment de la réflexion. Le professeur d'allemand a une leçon d'avance sur les élèves, celui de physique lit son manuel à haute voix, nous passons des heures courbés sur les thèmes, les versions et le catéchisme grammatical des langues mortes, jamais un mot sur ces cultures grecque ou romaine, sur Platon ou Cicéron et aucune stimulation pour nous donner le goût de la lecture... Tous des incapables ! Aucune figure dont le rayonnement aurait pu nous faire grandir. Quand je constate le

niveau du savoir et des discussions de mes petits-fils actuellement au collège, j'aimerais pouvoir recommencer mes études.

Je dois reconnaître que, malgré notre maigre bagage culturel et intellectuel, nous avons appris à travailler, à organiser nos tâches et à anticiper les nombreux contrôles, des qualités encore reconnues aujourd'hui, par les professeurs d'universités. Je passe ma maturité à dix-neuf ans, en 1940, en même temps que mon copain Amédée Bonvin, âgé de vingt-quatre ans.

A l'armée, tout n'est pas rose, ça n'fait rien...

En été 1940, un an après la déclaration de guerre annoncée à la radio par le Conseiller fédéral tessinois Giuseppe Motta, un politique au discours fasciste et pro-allemand, je me présente à l'école de recrues. Une belle école qui fait de ses soldats des marionnettes soumises à l'obéissance, aux ordres bramés, à la rigidité de règles absurdes et à la mentalité obtuse des gradés ! Exercices renouvelés jusqu'à épuisement de notre énergie ; petits-déjeuners avalés à la sauvette grâce au retard pris par des levers répétés qui nous rendent plus rapides que nos ombres. Le soir, nous n'avons qu'un désir : nous effondrer sur nos couchettes. On nous bassine de paroles à la gloire de notre armée invincible, de notre armement moderne, de notre force de frappe et de notre courage de patriotes, alors que l'on voit défiler, depuis la caserne de Sion, des bandes de militaires mal sapés, traînant de vieux fusils et des canons rouillés. Tout du bluff ! Les Allemands n'auraient fait qu'une bouchée de notre fière armée.

Les discours servis sont avalés sans question ni réflexion. Jamais je n'ai entendu parler du problème juif, des camps de concentration ou des horreurs que draine une guerre mondiale. La discipline se calque sur le modèle de l'armée allemande qui avance, victo-

rieuse, sur tous les fronts. Bel exemple d'éducation militaire ! Je vais en bénéficier longtemps, puisque je suis mobilisé sitôt terminés mes quatre mois d'école de recrue. Après un an de ce régime, je comprends le tarif et passe en douceur chez les sanitaires où la vie est plus commode et correspond au moins à mon choix professionnel. Mais au point de vue médical, je n'apprends rien, mais rien de rien. J'enchaîne avec l'école obligatoire de caporal et, tant qu'à faire, celle de lieutenant, une occasion de me tirer des flûtes !

De temps en temps, je retrouve avec bonheur le Valais et ma famille. J'assiste à la mise en place du plan Wahlen, du nom de cet ingénieur agronome suisse qui vise l'agriculture intensive entre 1940 et 1944, partout où cela est possible : du blé et des pommes de terre sur les terrains de football, dans les jardins publics ou sur les pelouses. Tous les prés entourant le lac de la Moubra, y compris la parcelle de ma maison actuelle et celle du golf, sont transformés en champs de patates bêchés et cultivés par les réfugiés polonais fuyant les troupes hitlériennes. La Suisse en accueille treize mille à la mi-juin 1940.

Pendant ces années de conflit, je partage ma vie en deux temps. L'un aux frontières du pays, l'autre sur les bancs de l'université, avec ce que cela suppose de retards accumulés. À chaque retour, je me remets à flot et c'est un gymkhana entre les cours, les rattrapages, les lectures, les examens et les stages. Heureusement, je profite des notes prises par mes amis dont quelques filles, deux ou trois sur une volée de vingt. Nous n'avons aucun polycopié et je traverse six ans d'études avec un seul et unique livre de médecine.

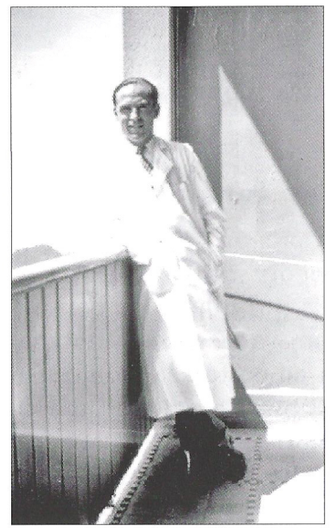
Les premières expériences médicales

Le sanatorium genevois de Montana accueille mon premier stage, en fin de troisième année d'études. Tous les matins, avant d'enfiler la blouse blanche et de me laver les mains, je vais nourrir les

Des gens de chez nous : Dr Gabriel Barras

cochons et les poules. Au sana, je suis rapidement mis au parfum sur les risques que courent les malades tuberculeux à respirer le bon air des montagnes.

La cure de soins passe par l'installation des lits sur la grande terrasse conçue à cet effet, une terrasse au carrelage ripoliné quotidiennement. Les premiers jours, je fais fonction d'assistant-pousseur-de-lits et un malade, peut-être méfiant, préfère m'accompagner à pied. Et le voilà qui patine sur les catelles glissantes, se casse la figure et les deux jambes ! Un autre malade assiste à la scène depuis son lit, s'étrangle de rire et se luxe la mâchoire ! ***Bon, c'est bien parti***, ai-je pensé, in petto. Pendant ce stage, j'apprends surtout à connaître les patients et leur dossier, à lire les radiographies et à sortir de temps en temps mon stéthoscope.



Gabriel, en stage à Leysin (1950).

Je passe aussi trois mois à l'hôpital de Sierre, en médecine générale, où mon premier malade est un homme électrocuté au cours d'un accident ferroviaire, couvert de brûlures qui suppurent de partout. Au repas de midi, je reste la gorge nouée devant mon poisson nageant dans une sauce couleur de pus, de l'exacte couleur des plaies de mon malade.

Gilberte Rey

Quelques mois avant mon final, en hiver 1946, je rencontre Gilberte Rey grâce à la distraction d'un ami dont elle est l'invitée alors qu'il se trouve en France à la date de leur rendez-vous. Il me charge de m'en occuper pendant son absence pour lui faire oublier son manque de courtoisie. Je remplis si bien ma mission qu'elle deviendra ma femme sept ans plus tard !

Gilberte connaît bien la région puisque son père, natif du village et valaisan expatrié, revient souvent en vacances à Montana. Sa mère est une enseignante



Mariage de Gilberte et Gabriel à Madonna del Sasso (13 mai 1953).

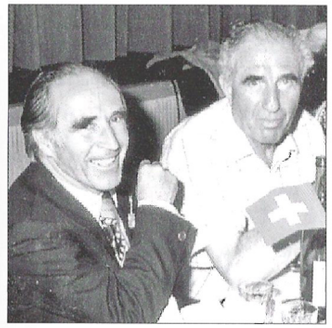
tessinoise, ils habitent à Zurich où son père est chef de cuisine ; elle est à deux ans de son final de médecine. Dans une lettre écrite à sa sœur, et que cette dernière me montrera des années plus tard, elle lui parle de l'homme très sympathique qu'elle a rencontré !

C'est à Lausanne que nous nous installons en nous serrant la ceinture car nos salaires sont plutôt maigres ! Gilberte termine sa formation de pédiatre à l'hôpital de l'Enfance et nous pouvons nous meubler grâce aux mille francs reçus comme cadeau de mariage de mon père. Nous vivons dans un appartement situé juste derrière la gare, à hauteur des voies, et nos rêves sont bercés par l'appel du large : ***Tous les voyageurs pour Paris, en voiture s'il vous plaît !*** Tôt le matin, je conduis ma femme à son travail en Vespa. Je me souviens des traversées glaciales du pont Chauderon où les vents d'hiver nous transperçaient jusqu'aux os.

Retour en Valais pour lutter contre la tuberculose

Un 16 mars 1954, je reçois, du Dr Calpini, la réponse de l'Etat du Valais qui m'engage comme médecin-chef du sanatorium valaisan de Montana. J'avais fait mes offres pour ce poste des mois auparavant, mais l'affaire m'était complètement sortie de la tête ! Une semaine avant de partir à Montana, je passe mon permis de conduire. J'avais une Opel et aujourd'hui, je bluffe avec ma Panda, comme Schumacher, sur le seul trajet que je m'autorise encore : Montana - Montana-Village et retour !

Les femmes sont des patientes faciles à soigner, parce qu'elles sont conscientes de leur responsabilité. Les hommes, c'est tout une autre affaire. Ils négligent souvent leur santé, ne se préoccupent pas des signes avant-coureurs et montrent un certain mépris pour



Gabriel et Algée Duc, administrateur du Sanaval, (1981).

la maladie. Ils arrivent souvent dans des états graves. Le drame, c'est qu'ils ont eu le temps de contaminer leur femme et leurs enfants. La prévention, par une prise en charge régulière grâce à la Ligue contre la tuberculose, change le paysage de la maladie et le vaccin de BCG lui oppose un véritable rempart. Mais quelle résistance nous rencontrons quand nous proposons ce vaccin !

Les médecins ne jouent pas tous le jeu et mènent même une contre-propagande. C'est une habitude de rencontrer des oppositions systématiques car l'Etat est un ennemi, ses représentants aussi !

Grâce au dépistage précoce et au BCG, plus d'enfants atteints ou contaminés, plus de tuberculoses à complications foudroyantes. Les nouveaux médicaments, l'apparition des antibiotiques et les fameux cars radiophoto installés dans les cours d'école ou dans les villes permettent une sensible régression de la tuberculose. Les premières années de mon travail au sana, le 40 % des malades était des jeunes au-dessous de vingt-cinq ans. Quand je suis parti, cette catégorie n'existait plus. Après trente-trois ans de travail, le nombre de malades traités a passé de cent quatre-vingt-cinq à septante par année.

La loi sur la Santé publique

Dans les années soixante, l'Etat du Valais propose les premières modifications de la loi sur la Santé publique dont nous sommes co-auteurs avec le Dr Calpini. Levée de boucliers de la Société médicale valaisanne qui multiplie les interventions dans le journal et me convoque en me traitant implicitement de traître à leur cause. Je représente l'œil de Moscou – enfin, de Sion, puisque seuls le sana valaisan et l'hôpital de Malévoz sont directement sous contrôle cantonal. On me fait comprendre, par une menace voilée, que je n'ai peut-être plus ma place au sein de

la noble assemblée. Prendre le risque de se faire vider de la Société médicale, c'est mettre en péril un titre de médecin-chef et mon poste de travail. Mais mon sang ne fait qu'un tour et tant pis pour les conséquences ! *Ce cirque a assez duré ! Je ne veux pas d'un KGB en Valais qui fait la loi, m'accuse et me porte préjudice. Une législation vétuste doit être améliorée. Je veux une médecine au bénéfice du malade et respectueuse de la liberté du médecin. Débrouillez-vous avec vos histoires et gardez bien au chaud le soutien inconditionnel du Nouvelliste duquel je me désabonne sur le champ ! D'ailleurs, quand je lis ce journal, je dois me laver les mains après.* Bon, d'accord, cette dernière réplique est un peu simpliste, je l'avoue. Depuis, bien sûr, je n'ai plus les nouvelles du jour très fraîches, mais j'apprends les exploits de notre société durant mes trajets en train et en funiculaire. C'est bien assez. Plus personne n'a jamais parlé de mon éviction de la Société médicale et les modifications de lois ont été acceptées par le peuple.

Quelquefois, à l'insu de mes chirurgiens, je procède seul à certaines ponctions lombaires ou sous-occipitales dans les cas de tuberculose avec méningite, ou à des ponctions péricardiques. Entre le cœur et son enveloppe, je prélève un litre de liquide avec un bon tour de main et les prières des religieuses infirmières qui rythment le temps de l'intervention. Il faut imaginer le tableau. J'ai un œil sur la seringue, un autre sur le thorax, un autre encore sur le bouquin de chirurgie ouvert à la page des pratiques opératoires et je suis attentivement les consignes, entouré de sœurs tremblant dans leurs voiles qui récitent le chapelet ! Quand je pense à la dextérité que j'avais en ce temps-là, alors qu'aujourd'hui, j'ai de la difficulté à ouvrir un tiroir de mon bureau ! Je n'étais manuel qu'en chirurgie ; zéro pour cuisiner – sauf des œufs au plat –, pour changer un pneu ou pour planter un clou.

Une retraite active

Avec un an d'avance, en septembre 1985, Gabriel prend congé du sana valaisan et se tourne, sans regret, vers d'autres horizons après avoir soigné plus de seize mille trois cents malades. En outre, il échappe, à son grand soulagement, au chambardement de la révolution informatique !

En avril 1986, vaccins inoculés et valise bouclée, Gabriel s'envole pour l'Afrique. L'idée lui est venue au cours de l'année, en écoutant le récit de l'une de ses assistantes qui revenait de quelques mois de bénévolat dans un dispensaire de brousse, au nord du Cameroun, près de la ville de Maroua. Séduit par cette expérience qu'il saisit comme une belle opportunité, il rencontre la chirurgienne et responsable de cet hôpital de brousse, la Doctoresse raclettes et petits verres de blanc fleuri, il propose ses services d'assistant puisqu'il considère qu'il a tout à apprendre. Engagé sur le champ, il entraîne Gilberte à sa suite et les voilà tous les deux installés dans un modeste logement près de l'hôpital, avec un cuisinier à leur service qui leur mitonne le poulet yassa et le riz au gras.

Je ne suis pas parti là-bas comme un bon apôtre. Il faut avoir l'humilité d'un novice qui n'a aucune idée du milieu dans lequel il va travailler, un milieu qui nécessite des actes médicaux polyvalents. Ma femme réunit plus d'atouts que moi : la pédiatrie et la chirurgie. Elle fait des merveilles sur place. On a affaire à des maladies infernales comme le tétanos, la diphtérie, le paludisme, le sida, et qui sont difficilement guérissables dans un tel contexte. Lors de mes retours, je ramène des traitements contre le sida. On fait vraiment ce que l'on peut... et c'est peu ! Il faut simplement se dire que ce qui est fait est fait, que des services ont été rendus et que l'on a aimé les gens. C'est déjà ça. Mais je suis dubitatif sur l'avenir de la santé en Afrique. Trop de voyous, de vols, de corruption, et trop de chefs d'État qui investissent surtout dans l'amélioration de leur confort personnel.

Nous n'avons guère eu l'occasion de parler avec d'autres Camerounais que nos malades. Le dispensaire est entouré d'une mission catholique et d'une mission protestante. J'ai retrouvé ce à quoi j'avais été confronté en Valais : la moitié des catholiques étaient des ivrognes ! Quelle pitoyable attitude face à la tenue respectueuse dont faisait preuve la communauté protestante...

Une passion pour la philosophie

Pendant trois ans, et sur les bons conseils de sa fille aînée, il s'inscrit comme auditeur à l'université de Fribourg, puis fonde, en 1986, un rassemblement de philosophes en herbe, le groupe Saint Thomas («Quelle prétention ! souligne-t-il aujourd'hui, une injure pour lui !»), sans obédience religieuse pourtant, qui s'agrandit avec les années et compte actuellement vingt-cinq personnes.

C.G. Jung a écrit dans son livre *Ma vie* que la science travaille avec des notions trop moyennes, trop générales pour donner une idée juste de la richesse multiple et subjective d'une vie individuelle.

De ces années de réflexion, je suis également ressorti plus riche de Dieu qui est le présent indispensable à toute vie. Pas un Dieu de colère et de violence, ce véritable chef d'armée que l'on nous a décrit, mais Celui que contient la prière du Notre Père et qui suffit largement à ma croyance.

Dans notre civilisation de confort et de loisirs, nous devrions tous prendre le temps de creuser en nous-mêmes, de revenir sur nos choix, de trouver notre propre chemin et de donner notre adhésion à ce Dieu Père. Et tant pis pour les dogmes. Les enseignements de l'église ne sont pas nécessairement la voie de Dieu. Une doctrine doit évoluer et s'adapter aux découvertes de la science, aux différentes cultures et aux innombrables circonstances de la vie.

Si l'on veut devenir un homme, il faut savoir se désapproprier de soi-même et laisser la place à l'autre ou à l'Autre, comme le dit Maurice Zundel. Y a-t-il plus belles paroles que celles adressées à Moïse ? ***Je suis Celui qui est, qui a été et qui viendra***. C'est là l'essence de Dieu, Sa qualification d'être et Sa communication avec tout ce qui existe.

Les jeunes se cherchent, se tracassent et remettent en question les théories de leurs aînés. Quand mes petits-enfants m'opposent leurs arguments, je ne peux que leur répondre : ***Peut-être, mais voilà ce à quoi je crois***.

Et aujourd'hui ?

L'âge aidant, nous avons retrouvé avec mes frères et sœur encore vivants le simple plaisir d'être ensemble, de partager nos points de vue en patois ou en français, d'évoquer le passé, de renouer le fil de la complicité et de nous souvenir d'un temps dont nous sommes les derniers témoins. Nous formons une assemblée pittoresque. Quelle chance d'avoir ainsi tenu le coup tous ensemble et d'entonner, quand l'envie nous prend, les vieilles chansons qui nous plongent dans de joyeuses réminiscences ! Nous évoquons bien sûr la politique par laquelle se fait entendre la voix du citoyen, mais, dans la famille, nous n'avons jamais été assez doués pour la pratiquer ! Et tant mieux ! Tout est si compliqué entre les noirs, les blancs, les jaunes et les jaunes teintés ! Nous sommes restés à l'écart des grandes joutes partisanes et nous nous en sommes très bien portés ! Je retrouve ce temps d'avant sans nostalgie, sans tristesse, mais plutôt avec une grande joie et une douce émotion. Je me surprends même parfois à essuyer quelques larmes... Je repense aussi avec plaisir au travail de la vigne. Nous avions huit cents mètres carrés divisés en cinq parcelles de muscat, de fendant ou de johannisberg et c'était toute une affaire de passer d'une

vigne à l'autre. Il y a quelques années, n'en pouvant plus d'être penché sur la terre, j'ai voulu vendre les vignes. Deux de mes enfants se sont précipités au secours du patrimoine et y ont renoncé quelques années plus tard. La poésie du travail des vignes, c'est très beau, mais seulement dans les textes de Zermatten !

Ces deux dernières années, j'ai perdu une dizaine de mes meilleurs amis. Bien sûr, à nos âges, les rangs s'éclaircissent. Je pense à eux en revivant nos rencontres, nos échanges et les grandes qualités dont ils étaient pourvus. Il ne me vient pas à l'esprit de penser : ***Le prochain, c'est moi***. Cela sera ou ne sera pas. C'est cela vivre ! Pourtant, à plus de nonante ans, je commence à baisser joliment. C'est difficile d'accepter ses limites et de voir baisser ses facultés. On n'en finit jamais avec les apprentissages de l'acceptation, même quand on arrive au bout du chemin. J'aime la très belle remarque du Christ : ***Ecce homo***.

L'important est de se réaliser en tant qu'homme en privilégiant l'être et non l'avoir et le paraître. Car, avant de devenir un saint, comme le proposent ces messieurs qui gouvernent nos âmes, il faut être humain, pleinement humain.

Dr Gabriel Barras